



Jean-Christophe

Rufin

Katiba

roman

Flammarion

Jean-Christophe Rufin

de l'Académie française

Katiba

roman

Quatre touristes occidentaux sont assassinés dans le Sahara. L'attaque est signée al-Qaida au Maghreb islamique, une organisation terroriste implantée dans les anciennes zones d'influence française d'Afrique de l'Ouest. Tout laisse à penser qu'elle veut aller beaucoup plus loin et rêve de frapper la France au cœur.

L'événement est présenté par les médias comme un fait divers tragique mais il met en alerte les services de renseignements, de Washington aux Émirats, d'Alger à Paris. Au centre de leurs jeux complexes, Jasmine. Jeune fonctionnaire du Quai d'Orsay apparemment sans histoire, elle émerge peu à peu comme la pièce maîtresse d'une opération d'envergure inédite.

Quels liens cette Française à l'élégance stricte entretient-elle avec le monde musulman ? Quelle secrète influence pèse sur elle depuis la disparition de son mari, consul de France en Mauritanie ? C'est en démêlant les fils les plus intimes de sa vie que la vérité se fera jour et que le suspense, haletant, trouvera son dénouement.

Complice, victime ou agent double, Jasmine incarne le mélange de répulsion et de fascination que le fondamentalisme religieux exerce inconsciemment sur chacun de nous.

Acteur engagé de la vie internationale, Jean-Christophe Rufin a dirigé plusieurs grandes organisations humanitaires. Il est aujourd'hui ambassadeur de France au Sénégal. Ces expériences ont inspiré une œuvre riche, essais (Le Piège humanitaire, Un léopard sur le garrot) et romans (L'Abyssin, Rouge Brésil, Goncourt 2001, Le parfum d'Adam). Il a été élu à l'Académie française au fauteuil d'Henri Troyat en 2008.

Flammarion

Visuel original
d'après une jeune femme
© Plainpicture / Arcangel

Katiba

DU MÊME AUTEUR

Romans

- Le parfum d'Adam*, Flammarion, 2007. Folio, 2008.
La Salamandre, Gallimard, 2005. Folio, 2006.
Globalia, Gallimard, 2004. Folio, 2005.
Rouge Brésil, Gallimard, 2001. Prix Goncourt. Folio, 2003.
Les Causes perdues, Gallimard, 1999. Prix Interallié. Folio, sous le titre *Asmara et les causes perdues*, 2001.
Sauver Ispahan, Gallimard, 1998. Folio, 2000.
L'Abyssin, Gallimard, 1997. Prix Méditerranée et Goncourt du premier roman. Folio, 2000. Écoutez lire, 2004.

Essais

- Un léopard sur le garrot, chroniques d'un médecin nomade*, Gallimard, 2008. Folio, 2009.
L'Aventure humanitaire, Découvertes Gallimard, 1994.
La Dictature libérale, Lattès, 1994. Prix Jean-Jacques Rousseau. Hachette Pluriel, 1995.
L'Empire et les nouveaux barbares, Lattès, 1991. Hachette Pluriel, 1992.
Le Piège humanitaire. Quand l'aide humanitaire remplace la guerre, Lattès, 1986. Hachette Pluriel, 1993.

Collectif

- Mondes rebelles*, en collaboration avec Arnaud de La Grange et Jean-Marie Balencie, Michalon, 1996 et 2005.
Économie des guerres civiles, en collaboration avec François Jean, Hachette, 1996.

Jean-Christophe Rufin
de l'Académie française

Katiba

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-0817-9

Un chien a beau avoir quatre pattes,
il ne peut pas suivre deux chemins à la fois.

Proverbe sénégalais

PREMIÈRE PARTIE

I

Sur les routes de Mauritanie, on ne risque pas trop de se tromper de chemin. La ligne de l'asphalte, violette sous le soleil, est droite sur des dizaines de kilomètres. Elle sépare des steppes minérales sur lesquelles on aperçoit de temps en temps une chèvre ou un gamin. Le vent promène des flaques de sable sur la chaussée. Par endroits, des aires de dégagement se forment sur les bords de la route, encombrées d'épaves de camions, de traces de feu, d'ossements blanchis.

Le malade guettait ces haltes.

Avec ses dix-huit ans, le gamin faisait la fierté de Rimini, sa ville natale. Champion d'Italie de saut en longueur, il avait une carrure d'athlète, les cheveux coupés ras, le regard bleu. Pourtant, à partir de la frontière marocaine, la dysenterie l'avait anéanti et il n'avait plus quitté la banquette arrière. Tous les dix kilomètres, il suppliait son cousin Luigi d'arrêter la voiture, pour se vider sur le bas-côté.

Le père du malade, chef de l'expédition, cinq traversées du Sahara à son actif, faisait équipe avec son frère Carlo dans une autre voiture. Ils avaient failli plusieurs fois perdre de vue le break des deux cousins. Ils les avaient finalement fait passer devant.

Un nouveau spasme arracha un gémissement au malade. Il se redressa, pitoyable, et repéra avec soulagement une zone le

long de laquelle le talus de sable qui bordait la route avait disparu.

— Là, Luigi, maintenant. Je t'en prie !

Le conducteur tourna le volant brutalement et vira vers le désert. La voiture s'y engagea en soulevant la poussière. Un nuage l'enveloppa et pénétra par les vitres ouvertes. Le malade glissa dehors et disparut. Luigi entendit le 4 × 4 de son oncle s'arrêter derrière lui.

Luigi fixait la bouillie de sable qui se déposait en couche fine sur les vitres. Il découvrit alors qu'une autre voiture s'était garée devant la sienne. Elle émergeait lentement de la poussière. C'était une Renault hors d'âge, un ancien taxi, cabossé, repeint plusieurs fois de couleurs différentes, le pare-brise étoilé de chocs. Elle était occupée par trois hommes. Ils ne descendaient pas.

Luigi perçut derrière lui le bruit mat bien reconnaissable des portières du 4 × 4. Carlo, son père, avançait en souriant vers le véhicule inconnu, les mains en avant. C'était un Italien jovial, encore plus démonstratif quand il était en Afrique. Mais il s'arrêta net dans son élan, à quelques mètres du taxi. Les trois hommes étaient sortis en même temps de leur guimbarde. Luigi avait la vue brouillée. Il passa sa manche retroussée sur ses yeux. Les détails lui apparurent dans le désordre. D'abord un visage très jeune de Maure blanc, barbe et moustache naissantes, cheveux crépus coupés ras. Les autres avaient des traits africains et la peau très noire. Leurs vêtements étaient dépareillés. Deux étaient habillés à l'européenne : jeans, chemise à manches courtes. Le Maure était en boubou bleu, les manches relevées. Luigi remarqua la mitrailleuse en dernier.

Il sauta hors de l'habitacle. L'homme qui portait la tenue traditionnelle pointa l'arme vers lui.

— Pas bouger !

Le plus jeune avait parlé en français, avec un fort accent et une prononciation hésitante. Le silence du désert tomba sur

la scène. Tout à coup, un spasme de vomissement, venu de l'arrière du break, fit sursauter les assaillants. Un des deux hommes en jeans avança jusqu'au malade et le saisit par le col pour l'amener devant les voitures. L'oncle de Luigi avait rejoint son frère et son fils. Ils étaient maintenant tous les quatre alignés, le malade par terre, à quatre pattes. Le Maure en boubou bleu les tenait en joue avec sa mitrailleuse. Ses yeux allaient rapidement de l'un à l'autre. Il avait l'air d'hésiter.

Soudain, un camion semi-remorque, que personne n'avait entendu arriver, passa à pleine vitesse sur la route. Le souffle rabattit sur eux une odeur tiède de diesel. Le jeune homme qui devait être le chef s'avança vers Carlo. Il avait quelque chose à la main qu'on distinguait mal. C'étaient deux bouts de fil électrique gainés de plastique. Il s'approcha de Carlo en les brandissant. Il parvenait à peine à dissimuler sa peur. Par contraste, les Italiens paraissaient calmes. Le malade, toujours au sol, secouait la tête doucement, comme un boxeur groggy.

— Vous, grommela le garçon qui tenait les fils électriques. Montez !

Il s'adressait à Carlo. Dans son français rudimentaire, le jeune homme n'exprimait pas ce qu'il voulait vraiment dire. Il s'attendait à ce que Carlo lui présente ses poignets pour les attacher. « Montez », comprit Luigi, veut dire « Montez les mains, levez-les, tenez-les en l'air pour que je les attache ».

Carlo regardait le jeune Maure dans les yeux. Soudain, il sembla revenir à lui. Son visage s'éclaira. Et ce fut le quiproquo, l'absurde malentendu des moments d'extrême tension. Il se dirigea vers sa propre voiture, pensant que c'était là que le Maure lui demandait de « monter ».

Le chef des assaillants cria quelque chose en arabe. Il croyait que l'Italien allait s'enfuir. L'homme qui tenait la mitrailleuse lâcha une rafale. Carlo tomba en avant. Son frère et Luigi firent un pas vers lui. Une deuxième salve les faucha en pleine poitrine.

Le malade se releva, subitement guéri par la colère. Le bruit d'un autre camion, porté par le vent, emplit le silence. Alors, le Maure tira une dernière fois.

Les trois hommes coururent jusqu'à leur voiture et reprirent à vive allure la route goudronnée.

II

Par les hautes croisées du Palais, on ne distinguait plus ni la Seine ni les arbres du quai d'Orsay. La nuit était tombée. Les dizaines d'ampoules des trois grands lustres éclairaient la pièce.

Willy frottait l'anse ouvragée d'un chandelier en argent. Il était le plus ancien maître d'hôtel du ministère. Après trente et un ans de service, l'uniforme noir lui était devenu une seconde peau. Il se tenait les épaules droites, le ventre en avant, les basques de l'habit à la verticale. Le doigt enroulé dans une serviette, il suivait les courbes compliquées des pieds de lion. Mais il ne prêtait aucune attention à ce travail. Dissimulé derrière le luminaire monumental, il observait.

Les serveurs étaient occupés à tirer un cordeau de part et d'autre de la table officielle pour aligner parfaitement la triple rangée des verres à pied ; une femme de ménage balayait le parquet pour ramasser les éclats d'une carafe brisée ; les fleuristes apportaient la composition du jour qu'ils allaient placer au centre de la table. Mais Willy ne s'intéressait à aucun d'eux. La personne qu'il observait était une jeune femme d'une trentaine d'années qui consultait le plan de table et disposait près des couverts de petits bostons à bordure dorée sur lesquels figuraient les noms des convives.

Elle était vêtue d'une robe stricte aux formes droites. Pourtant, l'ampleur de ses cheveux noirs soigneusement coiffés,

l'intensité de son regard, noir aussi, ou peut-être l'expression de son visage démentaient la rigueur de sa tenue. De là venait sans doute l'impression étrange qui émanait d'elle et dont Willy se délectait. Elle lui faisait penser à ces volcans que recouvrent des prairies débonnaires mais qui peuvent cracher la lave à tout instant.

Jasmine releva la tête et aperçut Willy qui la guettait de loin. Elle n'aimait pas qu'on l'observe. Dans son travail, elle avait l'habitude d'être fixée par les hommes, souvent de manière très insistante. Les huissiers la regardaient, les cuisiniers la regardaient, les fleuristes, les sommeliers, les conseillers du ministre la regardaient... C'étaient des regards avides, des regards de désir ou de jalousie. Willy, lui, ne convoitait rien. Il la contemplait avec un plaisir d'esthète. Autrefois, il était homosexuel. Maintenant, comme il l'avouait lui-même, il n'était plus sexuel du tout.

Elle lui fit signe d'approcher. Rouge de confusion, il avança vers elle. La rondeur de son visage évoquait les plaisirs de la table et cette indulgence dont on fait, à tort ou à raison, la vertu des gros.

— Dis-moi si j'ai fait une erreur, demanda Jasmine.

Elle travaillait au ministère depuis à peine cinq mois. Willy avait l'ancienneté pour lui. Mais il cultivait un respect absolu pour les décisions de ses supérieurs et elle en faisait partie. Il chaussa méticuleusement ses lunettes, pour dissimuler son émotion.

— Tu as mis le directeur de Cabinet à côté de la femme du président de l'Assemblée nationale turkmène ? remarquait-il.

Les deux fleuristes étaient carrément juchés à quatre pattes sur la table et, avec des gestes millimétrés, ils redressaient les lys et les roses, fleur par fleur, en évitant de tacher la nappe. Jasmine admirait toujours cette rigoureuse ordonnance des tables françaises. Longtemps, elle avait réglé le quotidien des

palais de la noblesse, avant de trouver refuge dans ceux de la République.

— Et alors ?

— Le président de l'Assemblée a un rang supérieur à celui du chef de gouvernement. Sa femme devrait être plus au centre, à côté du sénateur.

— Merci, je vais changer.

Jasmine se pencha et reprit les bostols pour les inverser. Au même instant, le chef adjoint du Protocole faisait son entrée dans les salons. Willy tressaillit. Il avait peur pour elle. C'était plus fort que lui. Il avait envie de la plaindre pour ce qu'il connaissait de sa vie. Si elle avait encore été une enfant, il aurait même pu la prendre dans ses bras, pour la protéger. En même temps, il avait l'impression déplaisante que l'essentiel lui échappait.

Cupelin, le chef adjoint du Protocole, venait vérifier le travail de celle qu'il appelait toujours « la nouvelle », avec un sourire mauvais. C'était un diplomate pour qui le protocole était un art mineur mais absolument fondamental. Il avait toujours manifesté envers Jasmine un mépris glacé, sans cacher que sa nomination lui avait été imposée.

Elle vérifia machinalement ses boucles d'oreilles, comme un soldat qui contrôle les boutons de son uniforme, et attendit, sans laisser paraître aucun trouble. Tout à coup, son portable sonna. Willy pensa qu'elle allait l'éteindre, car Cupelin approchait. Mais elle avait eu le temps de lire le numéro affiché et l'avait reconnu. Elle ouvrit l'appareil. Willy, qui était tout près d'elle, entendit vaguement la voix d'un homme. Il prononça une seule phrase. Jasmine referma l'appareil et se tourna vers Willy.

Tous les ors, toutes les lumières, tous les miroirs du Quai d'Orsay avaient disparu pour elle. Il semblait ne plus y avoir ni chef du Protocole, ni serveurs, ni fleuristes

— C'est parti, souffla-t-elle, les yeux grands ouverts, le visage brûlant.

Puis elle fit face à Cupelin, souriante et naturelle.

Le vieux maître d'hôtel s'éloigna en secouant la tête. Au fond, il ignorait qui elle était vraiment.

III

La sentinelle se redressa une dernière fois, les mains ouvertes vers le ciel. Puis l'homme rajusta lentement les dix mètres de toile de son chèche, comme il le faisait chaque fois, après la prière. Le disque rouge du soleil s'était dégagé de la poussière. À mesure de son ascension, il prenait une couleur plus claire. Bientôt, on le distinguerait à peine dans le ciel blanc de chaleur.

Un kilomètre au moins séparait le guetteur de son vis-à-vis, sur la berge opposée du canyon. L'autre venait d'accomplir des gestes identiques, la tête orientée dans la même direction, comme des centaines de millions de croyants dans le monde. Dans ce désert nu, absolument hostile à la vie, le moment de la prière convoquait toute une multitude autour du solitaire.

La sentinelle reprit sa kalachnikov, un modèle court à crosse-pistolet, écaillée par d'innombrables chocs. Il la reposa sur ses jambes croisées en tailleur. En contrebas, la gorge était en partie plongée dans l'obscurité. Quand les gardes, sur les crêtes, pliaient déjà l'échine sous la chaleur du désert, ceux d'en bas, dans la dernière ombre de la nuit glaciale, frissonnaient encore.

Dans l'air immobile du campement, on entendait grincer les portières des voitures. Elles étaient dissimulées sous un auvent naturel de la falaise. Les eaux torrentueuses de l'oued l'avaient creusé à la saison des pluies ; le reste de l'année, les

vents chargés de sable qui remontaient la gorge achevaient de le polir. Sous cette protection, les véhicules étaient invisibles du ciel.

Un camp de combattants islamistes, qu'on appelle « katiba » en Afrique du Nord, change sans cesse de lieu et d'effectifs. En dehors des actions terroristes qu'elle mène, une katiba sert à l'entraînement de nouveaux maquisards, recrutés dans toute l'Afrique de l'Ouest. La plupart espèrent repartir dans leur pays, à l'issue de leur séjour, pour y mener le jihad.

Perdue dans l'immensité saharienne, cette katiba comptait un peu plus de cent cinquante hommes. Ils avaient disposé leur couchage sous le même auvent que les voitures. Des couvertures grossières, quelques peaux de bête, des sacs à dos couleur de terre étaient éparpillés sur le sol.

À distance, presque au milieu du lit de l'oued à sec, sous un bouquet d'acacias à tête plate, était tendue une large toile de tente bédouine. Des tapis posés à même le sable dépassaient sur les côtés. Elle servait de quartier général à Abou Moussa, le chef du groupe, qui portait le titre d'émir.

Dès la prière terminée, un va-et-vient inhabituel avait entraîné toute une agitation autour de cette tente. Les combattants considéraient ce manège avec curiosité. Selon leur origine, ils adoptaient une attitude différente à l'égard de l'émir et du groupe dirigeant. Les Arabes, en particulier algériens, observaient une discipline militaire stricte qui bannissait tout signe de curiosité. Les Mauritaniens, eux, venaient d'une culture de clan, où les sujets d'intérêt général étaient discutés en commun. Ils manifestaient une certaine mauvaise humeur.

Le Nigérian du groupe essayait, lui, de se glisser dans le saint des saints, sous prétexte de se rendre utile. Il apportait de l'eau, se mêlait à la corvée de bois et traînait dans la tente jusqu'à ce que l'émir ou quelqu'un de son entourage le repère et lui ordonne de déguerpir. Alors, les Maliens, qui avaient surveillé son jeu mais étaient restés à l'écart avec résignation, éclataient de rire et lui lançaient des quolibets en bambara.

N° d'édition : L.01ELJN000158.N001
Dépôt légal : avril 2010